

Une initiative heureuse

■ Dispenser aux réfugiés des cours de respect de la femme : l'initiative de Theo Francken doit faire tache d'huile, même si les réfugiés ne sont pas les seuls à devoir être ainsi formés.

Chemins de liberté

A Cologne, le soir du réveillon de l'An, des dizaines de femmes ont été encerclées par des hommes, apparemment d'origine arabe ou nord-africaine, et sous le couvert de cette barrière humaine ont été agressées sexuellement. Cet événement, totalement inédit, est angoissant. Tout d'abord, il peut servir de prétexte à des manifestations de xénophobie, précisément au moment où les pays européens accueillent des réfugiés qui fuient l'horreur et font appel à l'asile politique au sens le plus noble du terme. Ensuite, il démontre que pour ces agresseurs, la femme n'est pas l'égal de l'homme, qu'elle est une proie et que sa sécurité peut être menacée en tout lieu et en tout temps. Il faut se garder de toute généralisation.

Ce comportement est jugé avec sévérité par l'immense majorité des populations d'origine étrangère qui vivent, depuis peu ou depuis longtemps, dans nos pays. Il faut aussi se préserver de tout angélisme. Lorsque ma fille

fréquentait, en primaire, une école officielle de la Ville de Bruxelles – laquelle ne peut être suspectée de ne pas affirmer haut et fort des valeurs humanistes – il lui est arrivé d'entendre de la part de l'un de ses

petits condisciples de confession musulmane : *"Toi, tu es une fille, tu dois marcher derrière."*

S'il s'indique de respecter toutes les religions, ce respect s'arrête au seuil de l'égalité entre hommes et femmes. Les Tunisiens l'ont compris en affirmant simultanément dans leur Constitution que l'islam est la religion de l'Etat et que la femme est l'égal de l'homme, l'Etat s'engageant à protéger ses droits, à les consolider et à les promouvoir, et à prendre les mesures nécessaires en vue d'éliminer la violence dont elles peuvent faire l'objet. Une société qui ne considère pas que la femme est l'égal de l'homme garde un pied dans l'obscurantisme.

Cela m'amène à évoquer l'action de Theo Franken, secrétaire d'Etat fédéral à l'Asile. Nous étions nombreux à avoir éprouvé lors de sa nomination un sentiment nauséux. Il était peu supportable de le voir figurer dans la vitrine gouvernementale alors qu'il venait de manifester sa sympathie pour un collaborateur notoire. Cependant, il faut juger les hommes autant sur leurs convictions que sur leurs actes.

Il y a quelques semaines, Theo Franken avait déjà, avec courage, dans sa commune, affronté certains de ses électeurs pour affirmer le bien-fondé de l'accueil des réfugiés. Aujourd'hui, il décide de faire dispenser à ces mêmes réfugiés des cours de respect de la femme. Il s'agit là d'une initiative louable pour autant qu'elle n'ait pas pour conséquence de stigmatiser les populations d'origine étrangère. En effet, les

violences faites aux femmes émanent de toutes les catégories de la population.

Il est vrai aussi que l'égalité entre hommes et femmes s'impose moins naturellement dans des milieux où les traditions religieuses sont les plus ancrées. Les réfugiés ne sont donc pas les seuls à devoir être ainsi formés. Il devrait en aller de

même de tous ceux qui en raison du fait religieux – et d'ailleurs pas seulement les adeptes de la religion musulmane – la méconnaissent.

Autrement dit, l'initiative de Theo Franken doit faire tache d'huile. Il convient, en particulier, dans le cadre de la politique de l'enseignement, de s'engager résolument dans cette voie. A ce titre, le cours de citoyenneté qui timidement voit le jour, et malheureusement dans le seul réseau officiel, est un vecteur idéal pour délivrer ce message. C'est à l'école, dès la première maternelle, qu'il faut apprendre aux enfants l'égalité entre les garçons et les filles. Car celui qui, à huit ans, dit à une petite fille qu'elle doit marcher derrière parce qu'elle n'est pas un garçon risque de devenir plus tard celui qui fait de son corps une barrière pour permettre à des hommes d'agresser sexuellement des femmes qui n'ont alors comme seul tort et fragilité que leur sexe.

MARC UYTENDAELE
Chroniqueur.